Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 72 (2015)

Heft: 1

Artikel: Notes critiques sur l'élégie 4,3 de Properce

Autor: Dominicy, Marc

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-514043

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notes critiques sur l'élégie 4,3 de Properce

Marc Dominicy, Bruxelles

Abstract: Cet article propose des corrections nouvelles pour trois passages appartenant à l'élégie 4,3 de Properce. À chaque fois, l'argumentation fournie se fonde sur un examen critique des hypothèses précédemment avancées, tout en établissant que l'émendation défendue respecte le principe de vraisemblance paléographique et ne déroge pas aux diverses contraintes qui s'appliquent à l'extrait ou au corpus en cause. On s'efforce également de montrer que la version privilégiée éclaire la signification littérale ou symbolique du poème.

Dans ce qui suit, je voudrais me pencher sur les problèmes textuels que soulèvent trois passages appartenant à l'élégie 4,3 de Properce.[1] Je ne reviendrai plus, ici, sur les corrections que j'ai proposées, dans des articles antérieurs, pour les vers 4,3,11; 4,3,49; 4,3,51.[2] En outre, afin de ne pas multiplier inutilement les références bibliographiques, je renverrai le lecteur à la liste des éditions et commentaires de Properce que fournit Stephen J. Heyworth,[3] en précisant par ailleurs que les émendations ou conjectures dues à des philologues dont la contribution n'est pas expressément citée figurent dans l'ouvrage classique de William R. Smyth.[4]

4,3,7–10 *Te modo uiderunt iteratos Bactra per ortus,*
te modo munitus tutius hostis equo,
hibernique Getae pictoque Britannia curru,
ustus et Eoa discolor Indus aqua.

8 tutius *ego*: hericus NFLPT

1 Ce travail a bénéficié de discussions particulièrement enrichissantes que j'ai pu mener avec Éric Coutelle, auteur d'un commentaire encore inédit du Livre IV.

2 Voir mon article «De la métrique verbale à l'établissement du texte. Sur trois vers de Properce (IV,3,51; IV,7,85;IV,10,31)», *Les Études Classiques* 75 (2007) 227–248.

3 Voir S. J. Heyworth, *Sexti Properti Elegi* (Oxford 2007) lxviii–lxxvi et *Cynthia: A Companion to the Text of Propertius* (Oxford 2007) 608–615. À cette liste, on ajoutera: D. Paganelli, *Properce. Élégies* (Paris 1929); M. Schuster/F. Dornseiff, *Sex. Propertii elegiarum libri IV* (Leipzig 1958); S. Viarre, *Properce. Élégies* (Paris 2005); G. Giardina, *Elegie. Properzio* (Pise/Rome 2010); D. Flach, *Properz. Elegien. Lateinisch und deutsch* et *Properz. Elegien. Kommentar* (Darmstadt 2011), 2 vols. Dans ce qui suit, je fais référence aux éditions (commentées ou non) et aux commentaires (sans texte édité) en donnant le nom de l'auteur ou des auteurs, plus la mention «éd.» ou la mention «comm.», respectivement; les éditions partielles sont expressément signalées par le numéro du Livre; sauf indication contraire, je me rapporte à la dernière version publiée.

4 W. R. Smyth, *Thesaurus criticus ad Sexti Propertii textum* (Leyde 1970).

> «Naguère Bactres t'a vu aller et revenir par les terres orientales, comme t'a vu naguère l'ennemi protégé, en toute sûreté, par son cheval, et aussi les Gètes des régions hivernales, et la Bretagne aux chars peints, et l'Indien basané qui tranche, par la couleur de sa peau, sur les eaux de l'Orient [de la Mer Rouge, du Golfe Persique].»

Les vers 7, 8 et 10 ont fait l'objet de nombreuses corrections.[5] Mais, sauf pour la leçon corrompue *hericus*, le texte transmis se voit justifié par des passages parallèles qui, de surcroît, confèrent à ces deux distiques une interprétation riche et cohérente, tant sur le plan littéral qu'au niveau symbolique.

Le manuscrit N exhibe, après *iteratos* (vers 7), une lacune qui peut s'expliquer par la corruption *blactra*, présente dans F, L et P (Richmond éd. 340). L'usage du substantif *ortus* avec une acception strictement géographique est bien attesté (*ThLL* s.v. *ortus* 1065,65sv.), notamment chez Lucain (1,683; 8,310; 8,319; 10,50; 10,279; voir Housman 233 *ad* 8,310), où le syntagme prépositionnel *per ortus* se lit par deux fois avec une telle valeur (1,543; 2,642; Camps éd. du Livre IV 78). Quant au participe *iteratos*, dont l'emploi spatial (par exemple, Ov. *met.* 8,172–173) provient du lexique agricole (*ThLL* s.v. *itero* 550,31sv.), il déclenche plusieurs effets évocatifs. En vertu du lien paronomastique entre *itero* et *iter*,[6] on songe, tout d'abord, aux marches des troupes en mouvement (voir Lucan. 6,329–330: *Sic fatus in ortus / Phoebeos condixit iter*). Ensuite, la métaphore bien connue qui assimile la navigation au labour,[7] et qu'illustrent des exemples comme Hor. *carm.* 1,7,32 (*cras ingens iterabimus aequor*) et 1,34,3–5 (*nunc retrorsum / uela dare atque iterare cursus // cogor relictos*), trouve ici un relais dans le parallélisme *equo-aqua* pris comme symbole du fait que Lycotas, lors de ses campagnes, parcourt terres et mers.[8] Enfin, un second rapport métaphorique, lui aussi fréquent, nous conduit du domaine marin au domaine astral.[9] Pour la plupart des éditeurs et des commentateurs (par exemple, Fedeli éd. du Livre IV 122), la forme *iterata* fait allusion, en 4,1,82 (*obliquae signa iterata rotae*), aux traversées incessantes, par le soleil, des douze constellations du Zodiaque. Selon

5 Voir, récemment, J. D. Morgan, «Cruces Propertianae», *ClQu* 36 (1986) 189–192; H.-C. Günther, *Quaestiones Propertianae* (Leyde/New York/Cologne 1997) 71–72; S. J. Heyworth, «Textual Notes on Propertius 4.3, 4.4, 4.5», dans S.M. Braund/R. Mayer (éds), *Amor: Roma. Love & Latin Literature: eleven essays (and one poem) by former research students presented to E.J. Kenney on his seventy-fifth birthday* (Cambridge 1999) 72–73, et comm. 445.

6 *ThLL* s.v. *itero* 550,53–54; R. Maltby, *A Lexicon of Ancient Latin Etymologies* (Leeds 1991) 314.

7 Voir W. Görler, «Rowing Strokes: Tentative Considerations on 'Shifting' Objects in Virgil and Elsewhere», dans J. N. Adams/R. G. Mayer (éds), *Aspects of the Language of Latin Poetry* (Oxford/New York 1999) 269–286.

8 Voir mon article «L'élégie III,22 de Properce. Propositions pour une nouvelle édition critique», *AntCl* 79 (2010) 140.

9 Voir, par exemple, les emplois signalés dans le *ThLL* s.v. *findo* 769.

Paley (éd. 220) et Hutchinson (éd. du Livre IV 75), cependant, le mot *rota* désignerait la sphère que les astrologues manipulaient constamment afin de mener leurs calculs (voir 4,1,76: *nescius aerata signa mouere pila*); Stat. *Ach.* 1,909 (*inmitis quotiens iterabitur ensis!*) semble attester une acception comparable de *itero*. En tout état de cause, le lien évocatif avec le mouvement des astres reste assuré; mais on peut penser que l'usage où *itero* décrit les levers quotidiens du soleil (Ov. *fast.* 6,199: *Mane ubi bis fuerit Phoebusque iterauerit ortus*) apporte un soutien de poids à l'hypothèse majoritaire. De surcroît, dans les représentations des Anciens, le soleil et ses chevaux passent chaque jour de l'Océan au Ciel et inversément, ce qui dote le parallélisme *equo-aqua* et le syntagme *Eoa … aqua* d'une motivation symbolique accrue. Comme le note Éric Coutelle (n. 1), Lycotas se voit associé au pôle de la lumière, de l'aube, du soleil; Aréthuse, à celui de l'obscurité, de la nuit, de la lune. Il n'est guère étonnant, dès lors, que le mâle guerrier se déplace à la façon de l'astre solaire, qu'il semble poursuivre dans toutes les zones de l'univers et sans répit. La métaphore du labour, en raison de la violence et de la rapidité qu'elle implique,[10] incarne dans Lycotas le topos de la guerre-éclair; elle le mue ainsi en un nouvel Alexandre, vainqueur des peuples orientaux, et en un nouveau César, conquérant de la Bretagne, tandis que son épouse appartient au monde de la lenteur et de l'immobilité.

Invoquant la confusion fréquente des suffixes *dis-* et *de-*,[11] ainsi que divers passages parallèles (Ov. *ars* 3,129–130: *lapillis / quos legit in uiridi decolor Indus aqua*; *met.* 4,21: *decolor extremo qua cingitur India Gange*; *trist.* 5,3,24: *et quascumque bibit decolor Indus aquas*; Sen. *Phaedr.* 344–345: *Tunc uirgatas / India tigres decolor horret*; Verg. *georg.* 4,293: *coloratis … Indis*; *eleg. in Maecen.* 1,57: *coloratos … Indos*; Ps.-Tib. 3,8,19–20: *niger … Indus*), la quasi-totalité des auteurs (par exemple, Enk comm. 307–308; Fedeli éd. du Livre IV 123) corrigent *discolor* (vers 10) en *decolor* (ς); ceux qui conservent la leçon transmise (par exemple, Paganelli éd. 137; Camps éd. du Livre IV 79) postulent une synonymie entre les deux termes. Mais s'il en va ainsi, la cooccurrence de *ustus* («bronzé») et *de-/dis-color* («basané») fait problème, d'autant que le *et* situé en seconde position dans le vers lie très vraisemblablement le pentamètre à l'hexamètre, ce qui ajoute au pléonasme une asyndète malvenue entre les deux épithètes. En outre, la fonction de l'ablatif *Eoa … aqua* reste difficile à cerner. On y voit, en général, un complément locatif;[12] mais Richardson et Heyworth, à la suite de Ernst C. Chr. Bach, préfèrent lui attribuer une valeur agentive ou causale, selon laquelle

10 Voir mon article «Three Spurious Occurrences of *Paruus* in Latin Poetry», *Hermes* 140 (2012) 114–115.

11 Voir mon article «Notes critiques sur l'élégie 4,1 de Properce», *MusHelv* 71 (2014) 95–96, à propos de 4,1,141.

12 J'avais retenu cette solution dans mon article «L'élégie II,2 de Properce», dans M. Baratin *et al.* (éds), Stylus*: la parole dans ses formes. Mélanges en l'honneur du professeur Jacqueline Dangel* (Paris 2011) 695 n. 2.

l'eau colorerait directement l'épiderme des populations riveraines.[13] Comme l'ont souligné Hertzberg (éd. II 426) et Hutchinson (éd. du Livre IV 104–105), cette dernière hypothèse s'avère peu plausible. En 3,13,15–16 (*Felix Eois lex funeris una maritis / quos Aurora suis rubra colorat equis*), l'émendation *aquis* (ς) ne s'impose pas (voir Tib. 2,3,55–56). En 3,11,18 (*Lydia Gygaeo tincta puella lacu*), Omphale se baigne dans le lac de Gygès (voir 1,20,8; 3,3,32; 4,4,24), et si elle en ressort «teinte» symboliquement, c'est parce qu'il recèle l'or du Pactole (cf. 1,6,31–32: *qua / Lydia Pactoli tingit arata liquor*; Camps éd. du Livre III 105; Fedeli éd. du Livre III 366; Richardson éd. 360). Dans Ov. *ars* 1,723–724 (*Candidus in nauta turpis color: aequoris unda / debet et a radiis sideris esse niger*), le placement de *a* suggère que la surface de l'eau se borne à réfléchir les rayons du soleil. Chez Martial 7,30,3–4 (*et tibi de Pharia Memphiticus urbe fututor / nauigat, a rubris et niger Indus aquis*), la même préposition indique l'origine du mouvement, comme *de* au vers précédent, et cette alternance obéit à une contrainte métrique. Si, à l'inverse, on restitue son véritable sens au préfixe transmis, *Eoa … aqua* peut dépendre de *discolor*; en effet, quand il signifie «d'une couleur différente de», cet adjectif est accompagné soit d'un datif indubitable (Hor. *epist.* 1,18,3–4: *Vt matrona meretrici dispar erit atque / discolor*; Colum. 7,3,2: *discolor lanae*; *ThLL* s.v. *discolor* 1336,35–36,68sv.) ou d'un ablatif indubitable (Lucan. 8,293: *nostro mare discolor unda*; 8,722–723: *cano sed discolor aequore truncus / conspicitur*), soit de formes ambiguës entre le datif et l'ablatif (par exemple, Ov. *trist.* 5,5,7–8: *uestis mihi … / sumatur fatis discolor alba meis*; Stat. *Theb.* 9,338: *adiuuat unda fidem pelago nec discolor amnis*). Le fait que Lucain se distingue ici par son usage de l'ablatif (cf. Fedeli éd. du Livre IV 123), et qu'il emploie *concolor* dans un contexte similaire (4,678–679: *concolor Indo / Maurus*; à comparer avec le datif indubitable de Colum. 7,3,1: *concolor lanae*, cf. *ThLL* s.v. *concolor* 81,23sv.), livre un premier argument en faveur d'une telle option; en effet, le poète de la *Guerre civile* semble avoir doublement imité Properce, en donnant une acception locale à *per ortus* et en flanquant *discolor* d'un ablatif. Par ailleurs, l'asyndète devient tolérable, dans la mesure où, d'une part, *discolor* régit un complément et où, d'autre part, le pléonasme disparaît; voir la cooccurrence de *alba* et *fatis discolor … meis* dans Ov. *trist.* 5,5,7–8. Au niveau poétique, enfin, la bigarrure évoquée répond aux images visuelles qu'activait déjà l'hexamètre et vient ainsi renforcer la dimension solaire de Lycotas.

13 Voir E. C. Chr. Bach, *Geist der Römischen Elegie oder Auserlesene Gedichte aus Catull, Tibull, Properz und Ovid* (Gotha ²1823) 198; Richardson éd. 430; S. J. Heyworth, «Notes on Propertius, Books III and IV», *ClQu* 36 (1986) 205–207, qui invoque Strab. 15,1,24. Mais, dans sa discussion sur l'éventuel pouvoir bronzant dont bénéficieraient le Nil ou les fleuves de l'Inde, Strabon ne prend en compte que les effets potentiels de l'ingestion (voir Radt éd. VIII 165); un tel lien de causalité exclurait l'eau non potable de la Mer Rouge ou du Golfe Persique, alors que le qualificatif *Eoa* fait invinciblement songer à l'Océan dont émerge l'Aurore (voir plus haut). Notons que Passerat (comm. 586) et Burman-Santen (éd. 749–750) avaient exclu par avance l'hypothèse de Bach.

Au vers 8, la substitution, qu'on doit à Beroaldo, de *munito* au *munitus* des manuscrits est unaniment acceptée. Une fois introduite cette référence aux cataphractes, il paraît logique de reconnaître, derrière la leçon corrompue *hericus*, l'adjectif qualificatif *ferreus* (Postgate; voir 3,12,12: *ferreus aurato neu cataphractus equo*) ou un ethnonyme tel que *Sericus* (Beroaldo), *Neuricus* (Jacob éd. 217), *Persicus* (Dousa fils, appuyé par Morgan [n. 5]),… – la dernière de ces conjectures offrant l'avantage de créer une allusion aux Parthes, encore présents en 4,3,35 (*quot sine aqua Parthus milia currat equus*, où l'on retrouve le parallélisme *aqua-equus*) et en 4,3,67 (après une nouvelle mention de Bactres au vers 63). Cependant, aucun motif impérieux n'exige d'abandonner *munitus*, qui se construit aisément avec *equo* afin de décrire la protection que le Parthe reçoit de son cheval lors de sa fuite prétendue (voir 3,12,17: *nullo munita puella timore*). Quant à la corruption *hericus*, je postule qu'elle recouvre *tutius*, comparatif adverbial à valeur intensive. Celui-ci a aisément pu se lire *tectius* pour des raisons tant paléographiques que sémantiques: on rencontre, dans Ps.-Tib. 3,11,17, la faute réciproque *tutius* pour *tectius*, et dans Ov. *epist.* 11,46, la formule *tecto tutus ab hoste fuit*, où *tecto* s'est corrompu en *tectis* ou *tectus*. En outre, le *t-* initial a pu être pris pour la dasia «ᾗ» qui notait l'aspiration, le remplacement par *h-* ayant alors opéré dans un second temps; la confusion inverse entre la dasia et *t-* explique, en 1,2,16, la graphie *tela(i)ria* pour *Helaira* (Heyworth éd. 3).[14] De *hectius* à *hericus*, la distance est minime: *tectis* alterne avec *Teucris* en 2,8,30 (Hanslik éd. 51), *Teucro* avec *teutro* et *tenero* en 4,6,21 (Hanslik éd. 172) ainsi qu'avec *teucto* et *teuero* dans Catull. 64,344 et même *tecicro* dans Manil. 5,298 (Housman), *tectos* avec *t(r)etros* et *aet(e)ros* dans Cic. *Arat.* 33,341 (Soubiran 185,221–222), *tecta* avec *t(a)etra* dans Hor. *sat.* 1,2,33 et avec *cetera* en Sen. *Herc. f.* 1007 (Viansino). Des fautes analogues apparaissent dans Cic. *div.* 2,64 (*tacito* pour *t(a)etro* [Giomini]); en 4,3,48 si, avec Bonazzi, on substitue *ar(c)tius* à un *Africus* difficilement justifiable; dans Hor. *epist.* 1,5,1, où Carl Deroux a proposé de lire *ar(c)tatis* derrière *Archiacis*; dans Sen. *Herc. f.* 62 et *Phaedr.* 943 (Viansino) (*t(a)etra* pour *terna*).[15] Par ailleurs, la succession *munitus tutius* ne saurait inspirer la suspicion. Des mots rimants encadrent la césure du pentamètre en 2,6,41; 2,15,22; 2,15,36; 2,16,42; 2,23,6; 2,24,48; 2,34,78; 3,22,2; 4,2,32; 4,3,50; 4,8,30. L'homéotéleute en *-us* apparaît en 1,21,2; 2,15,36; 2,18,33; 2,19,6; 2,24,32; 2,29,33; 2,30,32; 3,18,15; 4,1,37. À deux reprises, Ovide recourt au lexème *tutus* afin de décrire la sécurité que les Parthes trouvent dans la fuite: *ne possint tuti, qua prius, esse fuga* (*ars*

14 Sur les confusions entre la dasia et *t*, voir L. Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins* (Paris 1911) 333, §1343; 334, §1350.

15 Pour une défense, à mon avis non concluante, de la leçon *Africus* en 4,3,48, voir P.-J. Dehon, «Properce, IV,3,47–48», *Latomus* 49 (1990) 161–162; on trouve *ericei* pour *Afric(e)i* dans Catull. 61,206. Sur la correction de *Archiacis* chez Horace, voir C. Deroux, «Archias: Maker of Furniture or Phantom Figure (Horace, *Epist.* I,5)?», dans C. Deroux (éd.), *Studies in Latin Literature and Roman History XI* (Bruxelles 2003) 307–312.

1,215); *sed fuge: tutus adhuc Parthus ab hoste fuga est* (*rem.* 224).[16] Sénèque, à son tour, imitera Properce et Ovide dans *apocol.* 12,3,7–12 (*poterat … ille rebelles / fundere Parthos leuibusque sequi / Persida telis, certaque manu / tendere neruum, qui praecipites / uulnere paruo figeret hostes / pictaque Medi terga fugacis*) et dans *Herc. f.* 1129 (*tutosque fuga figere ceruos*). Le dernier exemple cité montre, de surcroît, que *tutus* se laisse appliquer, comme chez Properce (1,15,42: *O nullis tutum credere blanditiis!*; 2,12,11: *ante ferit quoniam tuti quam cernimus hostem*), à un sentiment de sécurité qui se révèle illusoire.[17] La fréquence avec laquelle *tutus*, *tutior* et *tutius* ouvrent le second hémistiche des pentamètres ovidiens,[18] et des vers tels que *epist.* 11,46 (*artibus et tecto tutus ab hoste fuit*), *fast.* 3,424 (*qua grauis Aeneas tutus ab hoste fuit*) ou *trist.* 3,10,54 (*inuehitur celeri barbarus hostis equo*), appuient l'hypothèse selon laquelle l'élégie 4,3 a joué un rôle crucial dans l'évolution ultérieure de l'écriture élégiaque.[19]

4,3,33–34 *Noctibus hibernis castrensia pensa laboro*
et Tyrii impensis uellera tincta sinus.

34 tyrii *ego*: tyria NFLPT | impensis *ego*: in gladios NFLPT | tincta *ego*: secta NFLPT | sinus *ego*: suos NFLPT

«Durant les nuits d'hiver, je travaille à la laine qui doit te couvrir lors de tes campagnes, et aux bandes, teintes à prix d'or, de ta tunique ornée de pourpre.»

L'attention des philologues s'est avant tout dirigée vers l'expression *in gladios*, qui revêtira une valeur conséquentielle-finale ou directionnelle suivant la lecture retenue, en fonction du terme que l'on choisira éventuellement de substituer à *gladios*, et d'après la signification attribuée à *uellera*.

Les auteurs qui conservent *gladios* se répartissent entre deux camps. Certains pensent que le référent de *gladios* continue d'appartenir au domaine mili-

16 Sur les liens entre Prop. 3,4 et Ov. *ars* 1,177–228, voir F. Cairns, *Propertius: The Augustan Elegist* (Cambridge 2006) 417–421. On trouve encore le syntagme *tuta … fuga* en 4,9,54.

17 On interprète généralement le *tutum* de 1,15,42 comme un nominatif neutre, attribut de l'infinitif avec *est* sous-entendu; voir B. Schmeisser, *A Concordance to the Elegies of Propertius* (Hildesheim 1972) 881. Mais on obtient un sens beaucoup plus pertinent si l'on en fait une apposition, à l'accusatif masculin, qui se rapporte au sujet implicite de l'infinitif d'exclamation.

18 Avec *tutus*: *epist.* 11,46; *fast.* 3,424; *Pont.* 2,9,80; *trist.* 2,366; 3,12,36. Avec *tutior*: *rem.* 580; *Pont.* 2,9,10. Avec *tutius*: *epist.* 19,162; *fast.* 2,98; *Pont.* 1,1,10; 2,2,58; *trist.* 5,2b,34.

19 Ici comme dans de nombreux autres cas, le modèle originel se trouve sans doute chez Virgile: *pauca tibi e multis, quo tutior hospita lustres / aequora … / expediam dictis* (*Aen.* 3,377–379). Sur les jeux paronomastiques entre *hospes* et *hostis*, voir *Aen.* 4,323 et 4,424 (cf. Serv. *ad* 4,424), ainsi que: Plaut. *Bacch.* 253; Cic. *div.* 2,79; *Phil.* 12,27; Liv. 1,12,8; 21,24,4; 25,16,6; 36,29,6; Ov. *epist.* 13,44; 17,12; *fast.* 2,787; Tac. *ann.* 13,56,3.

taire ou guerrier; d'autres, que le mot se rapporte directement à l'activité de tissage que la locutrice (Aréthuse) déclarerait accomplir.

Parmi les partisans de la première option, seuls Beroaldo *dubitanter* (voir aussi Passerat, comm. 590), Butler (éd. 283) et Paganelli (éd. 138) décèlent dans *in gladios* une allusion à des combats. Pour Beroaldo, la préposition indiquerait, avec sa valeur directionnelle, que c'est en marchant «contre des glaives» que l'on aurait arraché aux habitants de Tyr la laine teintée de pourpre (*Tyria … uellera*). La traduction de Paganelli («la pourpre de Tyr qui te garantira des épées»), tout en obéissant à la même logique grammaticale, se fonde sur des présupposés inverses; celle de Butler («only to meet the sword») exige, quant à elle, que le syntagme prépositionnel caractérise une conséquence qui a toute l'allure d'une finalité paradoxale. Au-delà de son invraisemblance, la solution de Beroaldo ne bénéficie, comme celles de Paganelli ou de Butler, d'aucune plausibilité linguistique. Les défenseurs d'un référent lié au domaine militaire ou guerrier ont donc postulé, pour la plupart, que *gladios* désigne, par métonymie, des baudriers faits de lanières (*uellera*).[20] Ils se sont appuyés, à cet effet, sur deux passages parallèles relatifs à un tel équipement (4,10,22: *praebebant caesi baltea lenta boues*; Verg. *Aen.* 12,273–274: *ad medium, teritur qua sutilis aluo / balteus et laterum iuncturas fibula mordet*), sur une attestation supposée de l'expression *uellera secta* dans Ov. *fast.* 5,101–102 (*Semicaper, coleris cinctutis, Faune, Lupercis / cum lustrant celebres uellera secta uias*), et sur la correction de *suos* en *suo* (Rossberg) qui a rencontré une large adhésion depuis la fin du XIXe siècle, parce qu'elle évitait le recours trop évident à *tuos* (Passerat), parce qu'elle créait un écho au *sutilis* virgilien, et parce qu'elle semblait démêler la syntaxe du pentamètre. Cependant, ces arguments ne résistent guère à un examen approfondi. Pour commencer, Properce comme Virgile recourent au terme propre *balteum-balteus*, dont rien n'indique qu'il ait pu céder la place à *gladius*. Ensuite, les meilleurs manuscrits livrent, en Ov. *fast.* 5,102, la leçon *uerbera*, qui s'accorde avec les témoignages d'Ovide lui-même (*fast.* 2,31–32: *secta quia pelle Luperci / omne solum lustrant*; 2,427: *excipe fecundae patienter uerbera dextrae*), de Properce (4,1,25–26: *Verbera pellitus saetosa mouebat arator, / unde licens Fabius sacra Lupercus habet*), de Silius Italicus (13,330: *uerbera laeta mouens festae per compita caudae*) ou de Stace (*silv.* 5,3,183–184: *et tua multum / uerbera succincti formidauere Luperci*); dans Prop. 4,1,25, certains manuscrits tardifs portent d'ailleurs, au lieu de *uerbera*, la corruption *uellera* qui a été curieusement reprise par Nicolas Heinsius (éds Baehrens 154; Paganelli 130; Schuster-Dornseiff 133; Giardina 352).[21] De toute manière, il n'est guère concevable qu'on ait teinté de pourpre des lanières

20 Voir C. Rossberg, «Lucubrationes Propertianae», *Programm des königlichen Gymnasiums und der höheren Bürgerschule zu Stade* (1877) 26–27; Enk comm. 309; Fedeli éd. du Livre IV 128; Viarre éd. 137–138; Flach éd. 242–243, comm. 260.

21 Voir déjà Passerat comm. 554; plus récemment, E. H. Alton/D. E. W. Wormell/E. Courtney, «Problems in Ovid's *Fasti*», *ClQu* 23 (1973) 150. Heinsius envisageait aussi de corriger *uerbera laeta* en *uerbera secta* dans Sil. 13,330; voir l'éd. de A. Drakenborch (1717) 656.

découpées dans des peaux de bêtes aux poils encore saillants (Richardson éd. 432); et chaque fois que le lexème *uellus* se voit accompagné d'une mention de la pourpre, il s'applique à de la laine (voir Verg. *ecl.* 4,43–44; *georg.* 3,306–307; Hor. *epod.* 12,21; *epist.* 1,10,26–27; Ov. *rem.* 707–708; *medic.* 9; *Culex* 62–63; Pers. 2,65; Mart. 4,4,6; Stat. *silv.* 1,2,125; et surtout Ps.-Tib. 3,8,16: *uellera det sucis bis madefacta Tyros*). Enfin, l'émendation *suo* se heurte à des objections syntaxiques. Les formes de ce verbe n'abondent guère, mais tant le participe *sutus* ou sa substantivation *suta* que l'adjectif *sutilis* – présent, nous l'avons vu, dans Verg. *Aen.* 12,273 – se prédiquent d'un artefact constitué de divers éléments cousus entre eux (Pacuv. *trag.* 251 [Ribbeck]; Cic. *nat. deor.* 2,150; Verg. *georg.* 4,33; *Aen.* 6,414; 10,313; Ov. *fast.* 5,335; *trist.* 3,10,19; Plin. *nat.* 1 [Mayhoff 65,2]; 21,11; 24,65; Val. Flac. 6,81–82; Mart. 5,64,4; 9,90,6; 9,93,5; Stat. *silv.* 4,9,24; *Theb.* 3,585–586; 4,131; *Priap.* 20,3); et *subsuta* se dit, chez Horace (*sat.* 1,2,28–29), d'un vêtement qui reçoit une garniture: *illas / quarum subsuta talos tegat instita ueste*. On s'attendrait donc à ce que *suo* prenne ici *gladios*, et non *uellera*, pour objet direct, à l'instar de ce qu'on observe chez Lucilius (747 [Marx] = Non. 258 [Lindsay]): *sarcinatorem esse summum, suere centonem optume*.

Ceux qui préfèrent relier immédiatement *gladios* à l'activité de tissage ont, eux aussi, suivi des voies très diverses. Beroaldo – *dubitanter*, une nouvelle fois – envisage que le tissu fabriqué ait exhibé un aspect floral (*uel allusit ad texturam Tyrii uestimenti; quod intextis quasi gladiolis diuidebatur*; voir encore Passerat comm. 590). La grammaire permet un emploi final de ce genre, où l'artefact créé imite un autre objet (voir Verg. *Aen.* 11,770–771: *equum quem pellis ahenis / in plumam squamis auro conserta tegebat*); mais il n'est guère vraisemblable que Lycotas ait pu endosser un tel vêtement et la substitution de *gladios* à *gladiolos* demeure injustifiée. Pour Bach (n. 13) 201, *gladius* désigne la pointe d'un peigne à carder; pour Hertzberg (éd. II,428) et Paley (éd. 232), un morceau de bois large et plat dont les tisserands se servaient pour serrer le tissu, et que le grec nomme σπάθη (Aeschl. *Cho.* 232). Quant à Scaliger (comm. 231; voir aussi Passerat comm. 590) et à Rothstein (éd. II 236), ils estiment que *gladios* renvoie, métaphoriquement, à la laine cardée qui entoure le fuseau ou aux fils qu'Aréthuse obtient à partir de la quenouille: *in gladios* revêtirait donc une valeur finale, qu'il s'agisse de carder ou de filer. Bach, Hertzberg et Rothstein citent, à l'appui de leurs dires, un vers d'Ennius déjà rapproché de notre passage par Broukhusius (voir *ThLL* s.v. *gladius* 2014,19–21): *Deducunt habiles gladios filo gracilento* (*ann.* 253 [Vahlen]). Si l'interprétation de Bach ne repose sur aucun fondement, la glose de Herzberg et Paley transfère à *gladius* la polysémie de σπάθη et de son calque latin *spatha* (voir Sen. *epist.* 90,20). Mais les deux valeurs possibles (conséquentielle-finale ou directionnelle) de *in gladios* sont alors exclues; Paley se rabat donc sur l'hypothèse, parfaitement gratuite, que l'usage de *gladios* résulterait ici d'une confusion terminologique avec *radios* (voir plus loin).

Selon Johannes Vahlen, Eduard Norden et Otto Skutsch,[22] Enn. *ann.* 253 [Vahlen] traite de la fabrication des glaives espagnols, réputés pour leur maniabilité et la finesse de leurs lames (voir Liv. 7,10,5; 22,46,5). Dans la mesure où seul le verbe non préfixé *duco* s'utilise de la sorte (Lucr. 5,1262–1265: *haec … / et prorsum quamuis in acuta ac tenuia posse / mucronum duci fastigia procudendo*; Verg. *Aen.* 7,633–634: *alii thoracas ahenos / aut leues ocreas lento ducunt argento*), Norden explique l'emploi du dérivé par la métaphore qu'introduit *filo gracilento*: la facture des glaives se verrait assimilée à l'activité des fileuses, souvent décrite au moyen de *duco* ou *deduco* (*ThLL* s.v. *duco* 2147; s.v. *deduco* 279,69–75). Si l'on suit une telle voie, la solution avancée par Scaliger et Rothstein revient à postuler que, chez Properce, *gladios* désigne les pelotons ou les fils de laine par un renversement de la métaphore ennienne. Le processus cognitif imaginé reste cependant peu plausible (Butler/Barber éd. 339–340) et l'exemple d'Ennius prête lui-même à discussion. À Vahlen qui signalait un passage où *deduco* semble confondu avec *educo* pris au sens de «tirer hors du fourreau» (Gell. 5,9,2: *Cum … hostis gladio deducto regem esse ignorans inuaderet*; voir *ThLL* s.v. *deduco* 277,61–62; s.v. *educo* 117,7–8; 120,78–84), Norden a objecté la date tardive de l'attestation; mais il négligeait le fait que *duco* connaît un usage comparable, notamment en poésie (*ThLL* s.v. *duco* 2148,15–22): si *educo* pourrait, à la rigueur, prendre la place de *duco* dans Verg. *Aen.* 12,378 (*ibat et auxilium ducto mucrone petebat*) ou Ov. *fast.* 4,929 (*conatusque aliquis uagina ducere ferrum*; voir encore Sil. 8,340; 9,314), il n'en va pas de même dans Sen. *Oed.* 935–936 (*Haec fatus aptat impiam capulo manum / ensemque ducit*), où Viansino (éd. 61) imprime à tort l'amétrique *educit*. On ne saurait donc exclure soit que *deducunt* doive céder la place à *educunt* (certains éditeurs adoptant d'ailleurs *educto* dans Gell. 5,9,2), soit que *deducunt*, pris dans cette acception, ait de nouveau été amené par *filo gracilento*.

Tout suggère, par conséquent, qu'il faut renoncer à *gladios*. Mais, une fois encore, les émendations concevables se multiplient – en fonction, maintenant, du sort réservé au participe *secta*. Butler/Barber (éd. 339–340) jugent encore plausible *in radios* (ς), maintenu par certains éditeurs jusqu'à la fin du XIXe siècle.[23] Même si, comme nous l'avons vu, l'on doit rejeter l'hypothèse de Paley (éd. 232) selon laquelle *gladios* aurait remplacé *radios* en raison d'une confusion terminologique, il reste que la valeur à la fois directionnelle et finale de *in radios* (la laine cardée et filée étant destinée aux navettes), couplée à la correction de *secta* en *ducta* (Broukhusius; voir par exemple Tib. 1,6,80: *tractaque de niueo uellere*

22 J. Vahlen (éd. d'Ennius) 44–45; E. Norden, *Ennius und Vergilius. Kriegsbilder aus Roms grosser Zeit* (Leipzig/Berlin 1915) 119–126; O. Skutsch (éd. d'Ennius) 420–424; *ThLL* s.v. *gladius* 2011,75–77.

23 Baehrens éd. 164; Palmer éd. 115. Parce qu'elle songe aux Luperques que paraît évoquer *uellera secta* (voir plus haut), H. White, «Observations On the Text Of Propertius», *Myrtia* 24 (2009) 358 [http://revistas.um.es/myrtia/article/viewFile/114861/108861] imagine que *radios* désigne le membre viril de Lycotas.

ducta putat), rétablit la cohérence du passage; car elle permet, fût-ce au prix d'une syntaxe marquée, de rattacher le possessif *suos* à *uellera*. On peut cependant estimer, à l'instar de Rossberg (n. 20), qu'une telle précision technique transforme le pentamètre en un appendice superflu. La remarque vaut également pour *in calathos … suos* (N. Heinsius) ou *in qualos … suos* (envisagé par Butler/Barber éd. 339–340), qui livrent un sens parfait à condition que *lecta* se substitue à *secta* (voir par exemple Ov. *fast.* 5,218: *inque leues calathos munera nostra legunt*). En adoptant *in clauos* (ς) … *tuos* (Passerat), que Butler/Barber (éd. 339–340) écartaient mais que Barber (éd. 140) a ensuite réhabilité, on dote le syntagme d'un sens final: Aréthuse se sert de la laine découpée pour en faire des bandes de pourpre à fixer sur la tunique de Lycotas; elle prépare donc un vêtement civil à côté de l'équipement militaire évoqué dans l'hexamètre. Inspiré par cette interprétation, Giardina (éd. 370) choisit *in tunicas*, peu plausible au niveau paléographique. Housman, Butler/Barber, puis Camps, Goold, Heyworth et Hutchinson préfèrent *in chlamydas* qui, tout en nous ramenant au domaine guerrier, ne se heurte pas à pareille objection; en effet, *chlamydas* écrit *clāidas* a aisément pu se corrompre en *glaidas* > *gladios*.[24] Dans la mesure où la chlamyde constitue le support sur lequel Aréthuse va broder la laine teintée de pourpre, Camps, Heyworth et Hutchinson reprennent à Heinsius l'émendation *lecta*, de manière à ce que l'expression *in chlamydas* acquière une valeur finale («purple-dyed wool chosen for your cloaks»). En outre, dans la lignée de Passerat, ils abandonnent, au profit de *tuas*, le *suo* de Rossberg que Butler/Barber envisageaient de conserver, et que Goold comme Giardina maintiennent inopportunément. Mais le texte ainsi reconstruit (*et Tyria in chlamydas uellera lecta tuas*) demeure insatisfaisant. Dans toutes les attestations pertinentes où *lego* se combine à la préposition *in*, le nom à l'accusatif fait référence à une entité conceptuellement «creuse», c'est-à-dire susceptible de remplir le rôle d'un contenant trimensionnel (voir Prop. 3,3,35: *haec hederas legit in thyrsos*; Tib. 1,3,5–6: *non hic mihi mater / quae legat in maestos ossa perusta sinus*; Ov. *fast.* 5,218; Stat. *Theb.* 11,310–312: *serpens / … e corpore toto / uirus in ora legit*); cette contrainte exclut chlamydes et tuniques. De surcroît, le prestige ou le luxe de la tunique et de la chlamyde (sur celle-ci, voir par exemple Verg. *Aen.* 3,484; 4,137; 5,249; 8,167; 8,588; 9,582; 11,775) nous imposent de comprendre *chlamydas* comme un pluriel «poétique» peu motivé; et *chlamydem* nous éloignerait davantage encore de la version transmise.

Les interventions que je prône ici diffèrent de toutes les propositions précédemment avancées.

Le génitif *Tyrii … sinus* est justifié par trois passages parallèles: Tib. 1,9,70: *Tyrio prodeat apta sinu*; Stat. *silv.* 4,4,76–77: *Iam te blanda sinu Tyrio sibi curia felix / educat*; 5,2,29–30: *Mox Tyrios ex more sinus tunicamque potentem /*

24 Voir Butler/Barber éd. 339–340; Camps éd. du Livre IV 82; Goold éd. 378; Heyworth (n. 5) 74 (qui cite Housman), éd. 158; Hutchinson éd. du Livre IV 108.

agnouere umeri). S'il est question, chez Tibulle, d'une robe féminine, les deux exemples de Stace évoquent la tunique sénatoriale, avec ses pièces de pourpre cousues pour former le laticlave – *silv.* 4,4,76–77 jouant, en outre, sur l'ambiguïté de *sinus* («giron» ou «pli, voile, vêtement»). On ajoutera que l'association entre *sinus* et la richesse chromatique des habits ou des armes semble topique (Verg. *Aen.* 11,770–777) et que *Tyria … palla* se lit au vers 11 d'un poème (Ps.-Tib. 3,8) qui imite servilement Properce (voir, entre autres, *Sidonia … palla* en 4,9,47) et qui renferme aussi la collocation *uellera … Tyros* (voir plus haut). Le syntagme nominal *Tyrii … uellera … sinus* fonctionne sans problème aucun comme objet direct de *laboro*: voir Verg. *Aen.* 1,639 (*arte laboratae uestes ostroque superbo*); Val. Flac. 6,224 (*cultus … laborat*); Stat. *Theb.* 3,279–280 (*gaudeat ornatusque nouos ipsique laboret / arma tibi*). La corruption de *sinus* en *suos* est paléographiquement banale: voir *sonos* pour *sinus* dans Sen. *Tro.* 172 [Viansino], *sonos* pour *suos* dans *Laus Pis.* 189 [Verdière], *siuos* pour *suos* dans Avien. *orb. terr.* 559 [van de Woestijne]; elle a laissé l'épithète *Tyrii* en suspens, d'où l'accord secondaire *Tyria … uellera*.

Le participe *secta* a éveillé, nous l'avons vu, bien des suspicions. Mais les analystes ont négligé, à mon avis, les deux émendations plausibles *picta* et *tincta*. Si *pingo* pris au sens de «broder» reçoit généralement pour objet direct à l'actif, ou pour sujet au passif, un nom qui désigne le support textile (*ThLL* s.v. *pingo* 2157,34sv.; voir *toga picta* en 4,4,53), il arrive, en poésie, que son participe se prédique de la pourpre entrant dans l'ornementation brodée (Verg. *Aen.* 7,251–252: *purpura … picta*; Petron. 83,10,3: *picto … ostro*; Sil. 14,658–659: *murice picto / laeta Tyros*; Stat. *Theb.* 10,60: *purpura picta*). Cependant, la collocation de *tinctus* et d'un ablatif qui fait allusion à la pourpre se rencontre plus fréquemment, en prose (Cic. *rep.* 6,2 = Non. 805 [Lindsay]; *Verr.* 4,59) et surtout en poésie (Catull. 64,49; Hor. *sat.* 2,6,102–103; *carm.* 2,16,35–37; *epist.* 2,2,181; Ov. *am.* 2,6,22; *ars* 1,251; *fast.* 2,107; 2,319; *met.* 10,267; Ps.-Tib [Lygd.] 3,3,18; Mart. 2,16,3; 5,23,5–6; 9,62,1); et l'on peut penser que *Tyrii* autorise ici l'absence de l'ablatif. La paléographie ne permet pas de trancher. La corruption de *picta* en *secta* implique un changement banal de deux lettres; celle de *tincta* en *secta* ne met en œuvre que des processus communs: confusion entre les formes de *tingo* et de *cingo* (voir, par exemple, 1,6,32; 3,3,32; 3,3,42; 3,11,18 [Richmond éd. 105, 259, 260, 284]; Ov. *ars* 3,269 [Ramírez de Verger]; *met.* 4,21 [Anderson]; Sen. [Viansino] *Herc. f.* 940; *Phaedr.* 652; *Phoen.* 375; *Thy.* 819; Avien. *orb. terr.* 393, 1104 [van de Woestijne]); glissement de *c⊠cta* à *secta*. Dans l'un et l'autre cas, le contexte, sémantique (*uellera*) ou formel (*sinus* > *suos*) a pu favoriser la dérive.[25]

25 Prise isolément, la collocation *uellera cincta* ne choquerait guère, comme en témoigne Prop. 3,6,30 (*cinctaque funesto lanea uitta uiro*). Quoique de nombreux philologues corrigent ce vers (voir A.-M. Tupet, *La magie dans la poésie latine. Des origines à la fin du règne d'Auguste* [Paris, 1976] 365–367 et, récemment encore, Heyworth comm. 307), je n'aperçois, pour ma part, aucun motif de renoncer à l'hypothèse qu'il fait référence à un suicide par pendaison (Paganelli éd. 97). Je m'appuie, en l'occurrence, sur l'emploi de *recincta* (Ov. *epist.* 2,116; 2,141–142)

En lieu et place de *in gladios*, j'adopte *impensis* («à prix d'or»). Cet ablatif pluriel (du substantif féminin *impensa* «dépense») s'utilise souvent avec un génitif lui-même mis au pluriel (Verg. *Aen.* 11,227–228: *nihil omnibus actum / tantorum impensis operum*; Hor. *epist.* 1,19,38: *impensis cenarum et tritae munere uestis*; Liv. 37,53,12: *impensis officiorum*) ou avec une épithète de grandeur (*Bell. Alex.* 50,3: *maximis … impensis*; Liv. 34,58,5: *ingentibus impensis*; Colum. 1,4,7: *impensis maioribus*), mais il apparaît sans aucun modifieur analogue dans: Cic. *Verr.* 3,200; Nep. *Phoc.* 1,4; Liv. 6,5,5; 6,17,1; 24,34,13; 37,45,14; 43,17,3; Vitr. 7,0,17; Plin. *nat.* 33,44; Tac. *hist.* 4,9,1. De plus, Horace emploie l'ablatif singulier *impenso* (substantivation de *impensus* «cher») avec la même signification: *luscinias soliti impenso prandere coemptas* (*sat.* 2,3,245).

Si l'on opte pour *impensis*, le choix de *tincta* s'impose. Car ce que l'on paie à prix d'or, c'est bien la teinture répétée des pièces de laine dans la pourpre, et non leur couture sur un tissu, à laquelle Aréthuse déclare procéder. Un passage postérieur, où figure l'ablatif apparenté *impendio* (de *impendium* «dépense»), le confirme: *purpura … dibapha Tyria … in libras denariis mille non poterat emi … Cicerone consule. Dibapha tunc dicebatur quae bis tincta esset, ueluti magnifico impendio* (Plin. *nat.* 9,137).[26] Le distique instaure ainsi un contraste frappant entre la rudesse des habits militaires (*castrensia pensa*) et le luxe extrême d'un vêtement dont tout suggère qu'il relève du domaine civil. Si une telle opposition n'a rien que de convenu (voir par exemple Verg. *georg.* 2,465; Prop. 3,14,27, avec *Tyriae uestes*), elle prend un relief particulier dans une élégie qui évoque, en d'autres endroits, l'avidité des victimaires (4,3,62) ou les richesses acquises par le pillage (4,3,51–52; 4,3,64; voir plus loin). Le vers 4,3,51 (*Nam mihi quo Poenis et purpura fulgeat ostro*)[27] semble avoir inspiré Ovide (*fast.* 1,81: *noua purpura fulget*), où il est indubitablement question de la tunique consulaire (voir aussi Ps.-Tib. 3,7,121). Mais que Lycotas veuille porter la pourpre parce qu'il appartient à l'ordre équestre, ou parce qu'il pense devenir sénateur, voire consul, n'importe guère ici; il suffit que son opulence ostentatoire ou ses prétentions minent l'éthos de frugalité habituellement reconnu au guerrier.

ou *semicinctium* (Petron. 94,8) dans des contextes similaires (voir L. Landolfi, «*Mimica mors* (Petr., *Sat.* 94). Racconti di suicidi mancati fra ὕψος e βάθος», *Latomus* 69 [2010] 1053–1065) et sur le fait que *funesto* réactive la paronomase entre *funis* et *funus* (voir, par exemple, Ov. *am.* 2,11,23 [McKeown éd. I,60]; S. Hinds, *Allusion and Intertext: Dynamics of Appropriation in Roman Poetry* [Cambridge 1998] 107–111 sur Ov. *met.* 14,445; Maltby [n. 6] 247–248; J. J. O'Hara, *True Names: Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay* [Ann Arbor 1996] 229–230).

26 Sur la pourpre et son image chez Properce et à son époque, voir 1,14,20; 2,16,18; 2,16,55; 2,29,26; 3,13,7; 3,14,27; 4,5,22; Pease éd. du Livre IV de l'*Énéide* 184–186; M. Reinhold, *History of Purple as a Status Symbol in Antiquity* (Bruxelles 1970); J. Clarke, *Imagery of Colour & Shining in Catullus, Propertius, & Horace* (New York, etc. 2003) 46, 98, 107, 119–120, 126–134, 143.

27 Sur le texte de ce vers, où il faut restituer la correction *et* à Palmer (Smyth [n. 4] 137), voir mon article cité en note 2, 227–232.

La contiguïté de *Tyrii* et *impensis* se conforme à la métrique de Properce et des Élégiaques en général.[28] Celle-ci autorise en effet l'élision d'une voyelle longue devant une voyelle de même timbre en syllabe lourde (fermée) lorsque le second mot commence par un (pseudo-)préfixe: on trouve, pour le timbre qui nous occupe, *docuisti impune* (2,6,21) et *consimili impositum* (3,6,39); des configurations similaires se rencontrent chez Catulle (72,5: *etsi impensius*) et Horace (*sat.* 2,3,245: *soliti impenso*; voir plus haut). Les parallélismes phonologiques entre *castrensia pensa* et *impensis* remotivent l'étymologie commune des deux substantifs (Maltby [n. 6] 296), selon un procédé déjà utilisé par Virgile (*Aen.* 12,19–21: *quantum ipse feroci / uirtute exsuperas, tanto me impensius aequum est / consulere atque omnes metuentem expendere casus*), et dont Properce lui-même (4,7,41: *et grauiora rependit iniquis pensa quasillis*) puis Ovide (*epist.* 9,78: *aequaque formosae pensa rependis erae*) feront encore usage.[29] La paronomase *pensa – impensis* souligne, par contrepoint, la disparité des deux référents,[30] tout en nous renvoyant à un distique antérieur (4,3,17–18: *Omnibus heu! portis pendent mea noxia uota; / texitur haec castris quarta lacerna tuis*) où Aréthuse se lamente sur son triste sort de femme délaissée. Dans notre passage, la rime *hibernis – impensis*, qui relie deux mots au profil molosse exhibant la même succession de timbres vocaliques et le même contraste entre les bilabiales *b/(m)p* et les dentales ou alvéolaires *r/n/s*, situe une nouvelle fois la locutrice et son époux dans les univers respectifs de l'ombre et de la lumière (voir plus haut). Ici aussi, Properce tire son inspiration de Virgile: *nocturna … carpentes pensa puellae* (*georg.* 1,390); *femina … noctem addens operi famulasque ad lumina longo / exercet penso* (*Aen.* 8,408–412).

Malgré les apparences, la corruption de *impensis* en *in gladios* se laisse assez facilement expliquer. On sait que, depuis la basse Antiquité, la tradition virgilienne nous livre, au vers 4,54 de l'*Énéide* (*His dictis … animum inflammauit amore*), une alternance entre *impenso* et *incensum* (Serv. *ad* 4,54) qui découle, pour une part, de l'orthographe *inpenso* et de la proximité paléographique que l'écriture capitale et la cursive romaine ancienne créent entre les lettres *p* et *c/g*.[31] Certains éditeurs (Pease éd. du Livre IV 130–131; Austin éd. du Livre IV 39–40) privilégient *incensum*; mais cette variante n'est qu'une banalisation appelée par *inflammauit*, tandis que *impenso* se voit légitimé par Catull. 72,5 (*impensius uror*), Lucr. 5,964 (*impensa libido*) et Verg. *Aen.* 12,20 (voir plus haut). On ren-

28 Voir mon article cité en note 12, 694.

29 On notera la récurrence de *aequus* ou de son pendant négatif *iniquus*.

30 Ce jeu de ressemblances et de dissemblances n'a pas échappé aux commentateurs: voir H. Merklin, «Arethusa und Laodamia», *Hermes* 96 (1968) 461–494; J. H. Dee, «Arethusa to Lycotas: Propertius 4.3», *TAPA* 74 (1974) 81–96; J. B. DeBrohun, *Roman Propertius and the Reinvention of Elegy* (Ann Arbor 2003) 189.

31 Voir B. Bischoff, *Paléographie de l'Antiquité romaine et du Moyen Âge occidental* (Paris 1985) 66–67, 73, 76; G. Friedrich, *Catulli Veronensis liber* (Leipzig/Berlin 1908) 331; Havet (n. 14) 160, §607; Housman 202 *ad* Lucan. 7,419; J. Mallon, *Paléographie romaine* (Madrid 1952) 26–28, 82; mon article cité en note 8, 154.

contre une confusion similaire (*incendit* pour *impendit*) dans Sen. *dial.* 5,5,4 (*Auaritia adquirit et contrahit, quo aliquis melior utatur; ira impendit, paucis gratuita est*);[32] de même, tout indique qu'il faut corriger la leçon corrompue *incendens* en *impendens*, plutôt que *incedens* ou *incensam*, dans *Ciris* 436 (*non metus impendens potuit retinere deorum*).[33] Une dynamique comparable aura provoqué, dans notre cas, l'altération de *impensis* écrit *inpensis* en *incensis* – l'éclat de la pourpre «illuminant» à la manière des flammes (voir *ThLL* s.v. *incendo* 867,76sv. et, en particulier, Stat. *silv.* 2,1,131–135: *enormes non ille sinus, sed semper ad annos / texta legens modo Puniceo uelabat amictu / nunc herbas imitante sinu, nunc dulce rubenti / murice, nunc uiuis digitos incendere gemmis / gaudebat*; *Theb.* 10,58–60: *uelamina … / … uariis ubi plurima floret / purpura picta modis mixtoque incenditur auro*). L'épithète *incensis*, qui restait dépourvue de tête nominale, a été lue *in enses* suite à une simple haplographie favorisée par le contexte militaire du passage; *in enses* a ensuite cédé la place à *in gladios*, qui restaurait le mètre.

4,3,63–64 *Ne, precor, ascensis tanti sit gloria Bactris*
raptaue odorato carbasus uncta duci

64 carbasus uncta *ego*: carbasa lina NFLPT

«Je t'en supplie, ne donne pas tant de prix à la gloire qui te reviendra d'avoir escaladé les murailles de Bactres ou au lin riche d'effluves que tu auras ravi à un chef de guerre inondé de parfum.»

On voit ordinairement dans *carbasa* une adjectivation (au neutre pluriel, par accord avec *lina*) du substantif *carbasus*, féminin au singulier et neutre au pluriel. Pour Shackleton Bailey,[34] la glose *lina* aurait délogé une épithète telle que *laxa* ou *picta* (Palmer); voir *carbasus alba* en 4,11,54. Dans le texte que je propose, la forme *uncta* fait référence, au niveau littéral, à l'imprégnation du lin par le parfum; mais le terme *unctus* revêt, depuis Catulle (10,11; 29,22) et Cicéron (*Verr.* 2,2,54), une portée symbolique qui s'avère des plus pertinentes ici, puisqu'il évoque les richesses dont les Romains s'emparent lors de leurs mandats civils ou militaires (voir plus haut). Une mauvaise découpe *carbasu suncta* a été lue *car-*

32 Voir *ThLL* s.v. *incendo* 865,71; s.v. *impendo* 545,3–6. Le témoignage livré par la tradition de Quint. *decl.* 260,5 (*impensa-incensa*) [Shackleton Bailey, Winterbottom] est plus douteux.

33 Clausen (éd. 120), Lyne (éd. 87) et A. E. Housman, dans *Classical Papers*, J. Diggle/F. R. D. Goodyear (éds) (Cambridge 1972) II,593 adoptent *impendens* à la suite de F. Leo, «De *Ciri* carmine coniectanea», dans *Ausgewählte kleine Schriften*, E. Fraenkel (éd.) (Rome 1960) II,129; Knecht (éd. 118–119) juge cette émendation excellente, mais y renonce par un scrupule paléographique qui se révèle excessif.

34 D. R. Shackleton Bailey, *Propertiana* (Cambridge 1956) 233.

basa sũcta > *suta*;[35] *suta*, difficilement interprétable, a ensuite été remplacé par la glose *lina*, dont la graphie renferme le même nombre de traits.

Correspondance:
Marc Dominicy
CP 175 Université libre de Bruxelles
Avenue Roosevelt, 50
B-1050 Bruxelles
mdominicy@ulb.ac.be

35 Sur le passage de *ct* à *t*, voir Friedrich (n. 31) 330 n. 2, qui relève les cas suivants dans les manuscrits de Catulle: *le(c)ticam* (10,16), *ue(c)tus* (63,1), *negle(c)to* (64,134), *inui(c)to* (64,204), *cun(c)ta* (64,208).